



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 66
Décembre 2015

SOMMAIRE

p. 4 Editorial

Venceslas Kruta

p. 8 Le trésor des Atrébates

Jacques Lacroix

p. 18 *Celts : art and identity*

Jaroslava Josypyszyn

Compte-rendu de la visite au British Museum

p. 24 Programme du voyage en Italie du Nord

p. 31 *Le monde des anciens Celtes* Jean-Marc Cornu

Présentation du livre de Venceslas Kruta

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : École pratique des Hautes Études (Sorbonne) IVe section
Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn

179, rue de Tolbiac – 75013 Paris

Tél. 01 45 65 08 05 – mob. 06 37 78 29 47 – e-mail slava.josy@orange.fr

Depuis le IX^e congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Études Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, voyages, articles...), extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHELLERY †

M. Léon FLEURIOT †

M. Venceslas KRUTA

M. Paul-Marie DUVAL †

M. Michel LEJEUNE †

M. Pierre-Yves LAMBERT

Composition du conseil d'administration

Président

Membre d'honneur du conseil scientifique

Membre d'honneur du conseil scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Secrétaire

Secrétaire adjointe

Trésorier

Membre

M. Venceslas KRUTA

M. Pierre-Yves LAMBERT

M. Michel EGLOFF

M. Jean-Jacques CHARPY

M. Jean HAUDRY

M. Jacques LACROIX

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Mme Annie DESFORGES

M. Philippe LALOUETTE

Mme Anne de GIRY

Rédacteur en chef, responsable du bulletin

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Rédacteur adjoint

Mme Annie DESFORGES

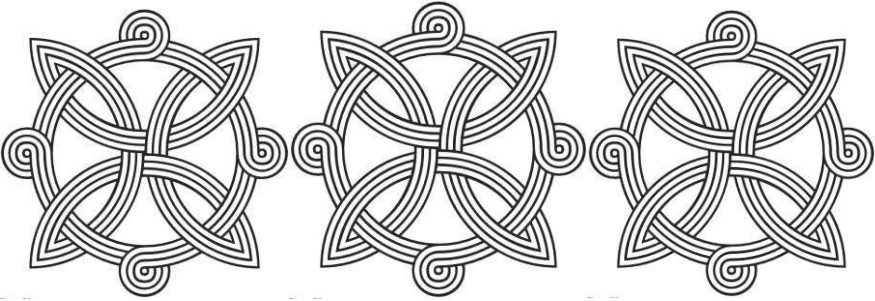
La reproduction des textes publiés dans ce numéro est interdite.

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs

Tous droits réservés. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

© Amis des Études Celtiques

I.S.S.N. 1270 - 82



*Le Président et les membres du Bureau
des Amis des Etudes Celtiques
sont heureux de vous adresser leurs vœux
pour la Nouvelle Année 2016,
avec le souhait que l'année soit favorable à
notre Association*



EDITORIAL

Art et identité, le cas des Celtes.

Le titre de la récente exposition présentée au Musée britannique de Londres, *Celts : Art and Identity*, touche une question qui n'est pas essentielle uniquement pour les Celtes. Quel que soit le jugement porté sur l'exposition et la manière dont le sujet a été illustré par des objets, sa pertinence demeure entière. Du moins si l'on part de l'idée qu'une certaine forme d'art est propre à une communauté, au même titre que la langue. Dans ce cas l'art représenterait un des traits différentiels qu'une société développe pour affirmer sa spécificité.

La question semblerait donc être résolue avant même d'avoir été l'objet d'un examen plus approfondi. Toutefois, en y regardant de près, la réponse est loin d'être simple. Il est vrai que l'art des anciennes populations celtiques de la culture dite laténienne présente des caractéristiques qui lui sont propres et qui le resteront pendant de longs siècles, du milieu du V^e siècle avant J.-C. aux manifestations tardives du milieu insulaire, on peut même dire jusqu'à l'art chrétien de ces régions.

Cependant, une partie des populations, qui par leur langue appartiennent indiscutablement au monde celtique, n'a pas connu cette forme d'art -c'est le cas des Celtes hispaniques-, où se distingue même par une réticence évidente à pratiquer la figuration, comme les Celtes d'Italie du nord de la culture dite de Golasecca, antérieurement à l'invasion des Transalpins au tout début du IV^e siècle avant J.-C. Il peut paraître même tout à fait singulier que ceux qui étaient les plus proches du monde méditerranéen et servaient d'intermédiaire dans les trafics qui traversaient les Alpes et reliaient le monde celto-italique aux populations des régions qui s'étendaient de l'est de la France actuelle aux contreforts occidentaux des Carpates, n'aient pas été les premiers à

développer une forme d'art dont la genèse s'alimentait d'emprunts au milieu étrusco-italique.

Ces deux cas indiquent clairement qu'il n'y a pas d'expression artistique commune à l'ensemble des anciennes populations de langue celtique. Comme c'est le cas pour cette dernière, l'image présente des différences qui correspondent à des aires géographiques qui ont connu une évolution autonome plus ou moins longue. Si l'on veut chercher un dénominateur commun à l'expression figurée de toutes les populations dont la langue appartient à la famille celtique, l'approche simple qui cherche à discerner dans une parenté formelle le trait d'union qui caractériserait la totalité de l'art des Celtes dans le temps et l'espace, il faut aborder la question de manière différente.

La meilleure approche de la question est probablement d'examiner plus attentivement l'attitude des artistes celtes envers les modèles qu'ils empruntèrent au monde méditerranéen. Le résultat de cette étude comparative est indiscutable : ce qui distingue les versions celtiques de leurs modèles -on peut même dire ce qui est la cause des différences indiscutables que l'on peut observer- ce sont les modifications nécessaires pour que l'image, sélectionnée au départ parce qu'elle est déjà proche du résultat souhaité, exprime un nouveau contenu. Cependant, il ne suffit pas de mettre côte à côte le modèle et la version celtique et de constater qu'ils sont différents, quitte à considérer que la version celtique est différente à cause de la maladresse où d'un goût qui tendrait à l'abstraction. Ainsi, le savant italien Bianchi Bandinelli considérait que la cohérence de la majorité du monnayage celtique était le fruit d'une abstraction qui réussissait à maintenir «l'organicité» de l'image. Conclusion surprenante de la part de quelqu'un qui se prétendait marxiste et aurait donc dû s'interroger sur le contenu et non seulement sur la forme.

En effet, la cohérence de l'art celtique à travers le temps et l'espace, le fait que des images apparentées surgissent indépendamment à différents moments et différents endroits, en s'inspirant de modèles différents, sans liens de transmission documentés, tout cela ne peut trouver aucune explication sans prendre en considération le contenu, la signification des sujets représentés. Qu'il s'agisse de signes tels que l'esse ou le triscèle, de la palmette, de figures humaines ou animales, leur présence n'est pas le résultat d'emprunts aléatoires, mais de choix délibérés intégrés dans un système d'idées de nature religieuse, cohérent, permanent et propre non seulement à tous les faciès des Celtes dits historiques, mais attesté sous des habillages différents chez d'autres groupes de cette famille linguistique.

On ne le dira jamais assez, le sens prévaut sur la forme, la substance de l'image prime sur son apparence: le contenu exprime l'appartenance à un système idéologique aux lignes générales communes et durables, la forme délimite des regroupements chronologiques ou géographiques, des faciès dont la cohérence culturelle ne se reflète pas seulement dans les œuvres d'art, mais également dans d'autres catégories de vestiges.

Cette considération dépasse largement le cadre traditionnel de l'art celtique ancien et éclaire d'un jour nouveau ses rapports avec l'art chrétien de l'Europe médiévale. L'image connaît en effet un sort qui peut être comparé à celui de son ancien support idéologique qui nous est parvenu principalement à travers la littérature insulaire. Les travaux de Philippe Walter sur la littérature médiévale démontrent de manière convaincante l'omniprésence de thèmes enracinés dans le monde spirituel des Celtes préchrétiens. Il en est probablement de même en ce qui concerne l'iconographie. Vous trouverez dans le prochain bulletin un exemple éloquent de transmission de l'image dans l'imagerie chrétienne de l'Irlande qui perpétue sa signification d'origine. Il n'est

pas le seul.

Lorsqu'on veut associer l'art à l'identité celtique c'est peut-être ce genre de considération qui devrait être mis en évidence en premier lieu. Il aurait pu constituer le fil conducteur qui manquait singulièrement à l'exposition londonienne.

Venceslas Kruta



JOURNÉE D'ÉTUDE 2016

La Journée d'étude de l'association
des Amis des Études Celtiques
aura lieu le **samedi 21 mai 2016**.

Le thème en sera :

Les Celtes et le fait urbain

Les fiches d'inscription vous seront envoyées début avril.

Le trésor des Atrébates

À l'occasion des journées du Patrimoine de septembre 2014, le Musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye a révélé la découverte d'un trésor d'orfèvrerie gauloise, daté des II^e-I^{er} siècles avant J.-C., et lancé une souscription nationale pour son acquisition.

L'ensemble étant d'un intérêt exceptionnel, nous voudrions évoquer les conditions de sa mise au jour, même si elles sont controversées ; fournir aussi les quelques informations archéologiques et historiques dont on dispose pour l'instant. Nous souhaiterions, enfin, apporter un éclairage linguistique inédit concernant le lieu où ont été trouvés ces objets.

Une découverte dans des conditions suspectes

Le trésor aurait été mis au jour en septembre 2010 (le MAN parle de 2011) ; sa découverte n'a été divulguée que quatre ans plus tard. Ce qui ne laisse pas de nous poser des questions. Précautions pour protéger les objets et le site où ils avaient été trouvés ? Temps indispensable pour étudier scientifiquement les pièces, assurer peut-être une première restauration ? Délai nécessaire pour sceller un accord d'achat entre le Musée et les propriétaires ? Les circonstances de la trouvaille restent troubles. L'inventeur, qui n'est pas un archéologue, affirme avoir aperçu, au cours d'une promenade mycologique sur un chemin communal, quelque chose de brillant, à fleur de terre, en contrebas d'un talus. Il aurait dégagé les premiers objets métalliques, remontés en surface par suite de



Fig. 1, au moment de la découverte du trésor

ravinements (fig. 1), puis fait appel à la Direction des Affaires culturelles du Nord-Pas-de-Calais (DRAC) afin que soient dépêchés des agents du Service Régional d'Archéologie qui puissent poursuivre les fouilles en sa présence. Mais pour l'association «Halte au Pillage archéologique et historique», agréée par le Ministère de la Culture, il en irait tout autrement : il ne s'agirait pas de la découverte fortuite d'un promeneur ; on aurait affaire à un chasseur de trésors, fouilleur clandestin de la région, équipé d'un détecteur de métaux, ayant prospecté sur la propriété d'un château privé et creusé le sol pour déterrer les objets. Dans le premier cas, les choses sont licites ; dans le second, elles deviennent totalement illégales.

Arras, Artois et Arrouaise

On attribue le trésor aux Atrébates car il a été trouvé sur une zone où ils étaient installés. Mentionné par César, le peuple tire son appellation d'un thème celtique *trebo*, «habitation». Ces populations belges, peut-être émigrées des régions danubiennes, sont reparties au III^e siècle avant notre ère des pays d'Outre-Rhin pour venir faire souche en Gaule. Les Atrébates sont étymologiquement «Ceux-qui-ont-établi-des-demeures», «Ceux-qui-ont-élu-domicile» : qui se sont fixés sur des terres nouvelles. Leur nom est resté dans la ville d'ARRAS (*Atrabatae* au IV^e siècle ; *Atrebatis* en 674), dont l'ancienne appellation, *Nemetacum*, a été détrônée aux III^e-IV^e siècles par l'ethnonyme. Ils ont également laissé leur nom à l'ARTOIS (*in pago Atrabitense* en 639-642), province de l'ancien régime qui reprend le cœur de l'espace atrébate originel. La terminaison *-ense* a abouti en français à la finale -OIS ; c'est un suffixe d'appartenance qu'on retrouve dans des désignations de petites régions et districts comme l'AMIÉNOIS, le GENEVOIS, le LODÉVOIS, le RÉMOIS, le TONNERROIS, également issus de la langue gauloise. Les habitants de la région sont

les ARTÉSIENS ; ceux de la ville, les ARRAGEOIS. On ajoutera à ces noms l'ARROUAISE (*Atravasia silva* au XI^e siècle), étymologiquement **Atrebrates-ia (silva)*, «Forêt-des-Atrébates», ancienne zone forestière, massivement défrichée au Moyen Âge, qui protégeait les marges de la Cité des Atrébates avec les Nerviens et les Viromanduels, et dont il reste quelques vestiges sylvestres. Le souvenir toponymique en demeure dans les noms des localités de Mesnil-en-ARROUAISE (Somme) et de Montigny-en-ARROUAISE (Aisne), ainsi que dans l'appellation de l'Abbaye Saint-Nicolas-d'ARROUAISE (Pas-de-Calais).

Un ensemble exceptionnel

Le trésor attribuable aux Atrébates est composé pour l'essentiel d'une quinzaine de parures en or : cinq torques (dont quatre complets) (fig. 2), un brassard décoré, quatre anneaux lisses, quatre



Fig. 2, quatre des cinq torques atrébates

bagues ornées. À quoi s'ajoutent des morceaux d'autres torques et deux petits lingots d'or. En tout plus de 900 grammes de métal précieux. Particulièrement remarquables sont les torques, d'un type assez proche de celui découvert à Mailly-le-Camp (Aube) et de ceux de Snettisham (Norfolk), datés du début du I^{er} siècle avant J.-C. : colliers rigides tubulaires, composés de deux joncs en demi-cercle, à gros diamètre, réunis sur le devant par deux tampons hémisphériques emboîtés ; sur certains détails, la fabrication diffère

cependant. Creux, faits de tôles d'or fines, les tubes comportaient à l'intérieur une «âme» : pièce de fer courbe, armature fixée par un remplissage de cire ou de résine, qui assurait la solidité de l'ensemble.

Un enfouissement qui interroge

A-t-on affaire à un dépôt : bijoux enterrés à la hâte par un particulier pour les placer hors de danger ? Un orfèvre, un riche marchand avaient-ils en leur possession ces objets qu'ils auraient voulu mettre temporairement à l'abri, les lingots étant alors destinés à fabriquer d'autres parures ? Mais emporter ces deux petits blocs d'or sans encombrement était chose aisée. Il faut peut-être s'orienter vers une autre hypothèse : le trésor aurait été sorti



Fig. 3, les éléments démontés venant d'être exhumés

d'un sanctuaire auquel il appartenait. Les torques paraissent avoir été démontés, pour certains sectionnés avant d'être mis en terre : acte religieux délibéré ou moyen pratique d'avoir une petite cachette rapide ? On aurait voulu protéger ces objets sacrés d'une attaque ennemie, empêcher qu'ils soient profanés (fig. 3). D'autres cas d'enfouissement pourraient être comparables, même si l'époque est postérieure (gallo-romaine), si le lieu (le Loiret) et le mobilier sont

différents. Le trésor gaulois de Neuvy-en-Sullias, découvert par des ouvriers en 1861, comprenait une trentaine d'objets et de sculptures en bronze, l'une comportant une dédicace divine : dépôts sacrés qu'on avait voulu très vraisemblablement sauvegarder. Le trésor de Champoulet, trouvé vers 1933, lors du creusement d'un canal, était composé de récipients cultuels et d'un ensemble de statuettes de divinités, avec le nom gravé de plusieurs dieux : offrandes faites par des fidèles dans un lieu saint. Dans ces deux cas, le sanctuaire a disparu, mais il ne devait pas être très éloigné, surtout pour celui de Neuvy, vu le poids et l'encombrement des pièces à transporter. Même s'il est d'une époque un peu plus ancienne, le trésor atrébate provenait peut-être aussi d'un sanctuaire proche. L'exhumation des bijoux en 2010 s'est malheureusement faite sans attention au terrain (au moins dans un premier temps) ; cependant, des repérages archéologiques auraient révélé la présence, dans les alentours, de bâtiments et structures antiques diverses qui demanderont à être précisés et étudiés.

Les dons d'or aux dieux

Les Celtes avaient l'habitude d'offrir des parures d'or aux dieux (les Romains pratiquant, quoique de façon moindre, le même rite). Les témoignages sur ces usages sont nombreux. Justin rapporte que le chef gaulois Catumandus, à la fin du IV^e siècle av. J.-C., entrant dans Massalia, alla offrir un collier à la déesse Minerve du lieu (*Histoires philippiques*, XLIII, 5). Suivant Florus, en 222 avant notre ère, les Insubres avaient promis de donner à leur divinité guerrière un torque sur le butin à venir (*Tableau de l'Histoire romaine*, I, 20). Selon Strabon, dans un temple sacré de Toulouse, les objets précieux étaient offerts en nombre, sans que personne songe à s'en emparer : «Le temple était sacro-saint, profondément vénéré des peuples d'alentours : de là, les richesses qui s'y étaient accumulées, en raison du grand nombre des

offrandes et de la crainte qui empêchait d’y toucher» (*Géographie*, IV, 1, 13). Remarque semblable de Diodore de Sicile : «Une particularité incroyable s’observe dans la Celtique supérieure par rapport aux temples des dieux : dans ces sanctuaires, dans ces temples ouverts à tout venant, on a jeté, pour le consacrer aux dieux, beaucoup d’or, et parmi les gens du pays, il n’est personne que le sentiment religieux n’empêche d’y toucher ; et cependant les Celtes aiment l’argent à l’excès» (*Bibliothèque historique*, V, 27). César confirme une bonne partie de ces propos (*La Guerre des Gaules*, VI, 17) ; il sera lui-même accusé par Suétone d’avoir pillé les temples de la Gaule remplis d’offrandes en or, qu’il fit vendre à travers l’Italie (*Vie de César*, 54). N’aurait-on pas voulu empêcher le pillage d’un sanctuaire atrébate ?

Le lieu précis de découverte

L’endroit exact où le trésor a été exhumé n’a pas été officiellement précisé. Des informations divergentes circulent. On s’accorde cependant sur le fait que la découverte aurait eu lieu en bordure d’une futaie, sur le domaine d’un bois privé appartenant aux propriétaires d’un château. Il se situe sur la commune de Pas-en-Artois, dans le Pas-de-Calais, à environ 30 km au nord-nord-est d’Amiens et à 25 km au sud-ouest d’Arras. Le parc et sa demeure (du XVIII^e siècle) sont à 300 m au nord-est du village ; le lieu d’enfouissement serait assez proche (entre 200 m et 2 km, selon des déclarations contradictoires prêtées aux inventeurs).

L’examen toponymique

L’emplacement de la localité mérite d’être remarqué. Pas-en-Artois se trouve à l’extrémité sud du département du Pas-de-Calais, à 1,7 km de la limite avec la Somme. Le nom même de la commune (*Pas*,

vers 1040) est révélateur de sa position frontalière : *Pas* provient du latin *passus*, «passage», «défilé». Il s'est appliqué à des localités où l'on «passait» d'un territoire à un autre car elles étaient limitrophes (le *Pas-de-Calais* se situant lui-même au lieu le plus resserré du passage entre la France et l'Angleterre, à l'extrémité des terres, en limite de la Manche et de la Mer du Nord). Aujourd'hui, en traversant *Pas-en-Artois*, on «passe» du département du *Pas-de-Calais* à la *Somme* (ou l'inverse). Plus anciennement, on était à la limite sud de l'Artois (face à la *Picardie*), le complément *-en-Artois* montrant qu'on se tenait à la lisière de ce territoire. Le lieu correspondait aussi à l'extrémité sud-ouest du diocèse d'Arras (connu depuis 1093) face au diocèse d'Amiens. Les circonscriptions ecclésiastiques ont souvent calqué leurs limites sur des confins plus anciens de peuples gaulois ; de fait, on était jadis sur la démarcation entre le territoire des *Atrébates* (extrémité sud) et celui des *Ambiens* (extrémité nord) (fig. 4). Une route antique franchissait la frontière à *Pas-en-Artois*, connue sous le nom (imaginaire) de *Chaussée Brunehaut* : voie d'Amiens à Tournai, dont le tracé a été bien repéré dans le paysage (et indiqué sur la carte ign).



Fig. 4, le territoire des Atrébates et le lieu de découverte

Dans un rayon de quelques kilomètres seulement autour de *Pas*, plusieurs toponymes confirment par leur sens étymologique cette position excentrée à l'époque antique. Trois lieux-dits *Le Marquoui*, *Bosquet de Marquoy* et *Le Marquoy* se rapportent vraisemblablement à un germanique *marka*, «limite», «frontière» ; les limites franques ont

souvent repris des démarcations antérieures, sans trop de variations. Les appellations des *Fermes de la Bazèque* et du hameau *La Croix de la Bazèque* remontent au latin *basilica*, qui a été utilisé aux endroits de frontières à l'époque gallo-romaine, comme l'a montré Jacques Soyer. SAINTE-MARGUERITE, hameau de Pommera, à 4 km de Pas, et à proximité un lieu-dit *Fond* SAINTE-MARGUERITE, n'ont aucun rapport réel avec une sainte : ces noms sont l'aboutissement d'un composé gaulois *Morga-rita*, «Passage-de-la-Frontière». Enfin, à 2,5 km au sud-est de Pas, on repère, sur la limite départementale voisine, un lieu-dit LE HÉRON, issu d'un gaulois *Icoranda/Equoranda* (avec chute du *Ic-* initial et évolution *-randa* > *-ron*), type qui a été employé dans des centaines d'occurrences sur les extrémités d'anciens territoires gaulois.

Sanctuaires et frontières

Les noms à sens limitrophe permettaient aux peuples de bien marquer leurs frontières, mais aussi de les solenniser. Parallèlement, des sanctuaires furent fréquemment établis au pourtour de chaque Cité gauloise. Ils soulignaient l'appartenance du sol au peuple, en même temps qu'ils protégeaient l'intégrité du territoire, les frontières revêtant un caractère sacré inviolable. On peut penser que le trésor découvert à Pas-en-Artois provenait d'un sanctuaire de ce type, installé aux confins des terres où s'étaient «fixés» les Atrébates, lieu de culte dans lequel la communauté venait apporter aux dieux des richesses pour qu'ils la sauvegardent contre les attaques ennemies et empêchent un nouveau départ. L'une de ces attaques a pu provoquer l'enfouissement des offrandes, peut-être en rapport avec les événements de la guerre des Gaules en 51 avant notre ère, quand les Atrébates en révolte furent vaincus par les troupes romaines et que Commios dut s'enfuir, avec un groupe d'Atrébates, chez les Germains puis vers l'île de Bretagne.

Conclusion

Sorti de terre en automne 2010, le trésor d'orfèvrerie des Atrébates aurait été étudié pendant deux ans au laboratoire TRACES, UMR 5608 de l'Université de Toulouse II. Quelles données scientifiques sont apparues et quelles conclusions précises peuvent être tirées ? Des restaurations ont-elles été effectuées ou vont-elles l'être ? Des fouilles approfondies ont-elles été menées sur le site d'invention et aux alentours ? On est en droit de se poser ces questions, plus de quatre ans après la découverte.

Le trésor a été classé par les autorités ministérielles «œuvre d'art d'intérêt patrimonial majeur», procédure qui a permis d'empêcher toute vente malencontreuse et un départ définitif à l'étranger. On ne peut que s'en féliciter. Cependant, apparus les 20 et 21 septembre 2014 aux journées du Patrimoine, les bijoux d'or ont été rapidement ôtés des vitrines. La campagne d'appel aux dons pour l'achat du trésor – 400000 euros attendus des particuliers, l'État devant déboursier la même somme car la découverte a été faite sur un domaine privé – a été suspendue au bout de quelques mois (fig. 5).



Fig. 5, le trésor présenté par le MAN pour appeler aux dons

Le processus d'acquisition est apparemment bloqué. Les élus régionaux regrettent le départ de leur patrimoine. Une enquête administrative aurait été diligentée sur les circonstances de la découverte et sur le protocole d'achat, pour déterminer si les procédures légales ont été bien respectées. Quand va-t-on sortir de l'imbroglio et connaître toutes les données scientifiques sur les objets exhumés ? Surtout, verrons-nous en 2016 ce trésor exceptionnel définitivement exposé au Musée d'Archéologie nationale ?

Jacques Lacroix



INFORMATION DE DERNIÈRE HEURE SUR LE TRÉSOR DES ATRÉBATES

Un message de la direction du Musée d'Archéologie nationale, en date du 13/1/2016, nous fait connaître que l'invention du trésor est désormais l'objet d'une enquête judiciaire, le procureur de la République ayant été saisi par la direction des patrimoines du Ministère de la Culture et de la Communication. La suspension de l'appel au mécénat est confirmée. Le processus d'acquisition est bloqué. On attend la suite judiciaire...



CELTS : ART AND IDENTITY

Nous étions douze adhérents des AEC à visiter sous la conduite du professeur V. Kruta, l'exposition au British Museum *Celts : Art and identity*



L'objectif des commissaires de l'exposition que le British Museum consacre aux Celtes du 24 septembre 2015 au 31 janvier 2016, était d'explorer, à travers les quelque 250 objets sélectionnés parmi les collections du British Museum et d'autres musées d'Europe, l'histoire des Celtes en révélant leurs talents artistiques et en montrant la multiplicité des cultures qualifiées de celtiques.

Julia Farley, conservatrice des collections de l'âge de fer au British Museum explique que le terme de celte «est insaisissable». «Nous ne racontons pas tant l'Histoire d'un peuple que celle d'un label, d'un mot, d'un nom et comment il a été utilisé, redéfini et réinventé» à travers ces derniers siècles.

«Comme les Celtes ne mettaient presque rien par écrit, nous avons tout appris via les Grecs anciens. Et pour ces derniers, il n'était pas nécessaire de distinguer entre les différentes tribus», explique Rosie Weetch, commissaire de l'exposition. C'est donc par l'archéologie que nous connaissons les différences entre les groupes ethniques englobés dans le monde celte.

L'exposition couvre donc vingt et un siècles d'histoire depuis que les Grecs ont commencé à s'intéresser à leurs voisins du nord les «Keltoi» (vers 500 av. J.C.), jusqu'au renouveau de la culture celtique observé notamment dans les îles britanniques au cours des 300 dernières années.



Il est admis que le berceau historique des Celtes se situerait vers le deuxième millénaire avant Jésus-Christ en Bohême et dans le bassin du Danube. Leur apogée se situe entre le VIII^e siècle av J.-C. et le III^e siècle de notre ère. Si la culture celte se définit par sa langue mais aussi par ses lois, ses coutumes, sa religion et ses rites, les objets trouvés dans l'aire dite celtique traduisent une certaine réalité ethnique unitaire, cependant on constate des variantes dues aux influences, aux échanges et aux migrations. Lorsque l'Empire romain s'étend à des terres considérées comme celtes telles que l'Espagne et la Gaule, il s'y développe une culture hybride que l'exposition montre aussi à travers divers objets, comme des casques romains agrémentés de motifs locaux.



L'exposition commence par la présentation de trois objets «emblématiques» : la croix monolithe d'Angus (700-800), la harpe de la reine Mary (1450) et la bannière des nations celtes (1896). Vient ensuite un diaporama montrant des paysages de la Grande Bretagne celtique avec

quelques objets représentatifs. Puis viennent les salles de l'exposition proprement dite. Les visiteurs se pressaient surtout autour des trésors de l'âge de fer trouvés au fond de la Tamise comme le bouclier de Battersea, (Londres, 350 av. J.-C.), celui de Wandsworth, (300-200 av. J.-C.) et celui de Witham.

Sont présentés également des bijoux, surtout des torques ; une vitrine entière présente des torques de différentes formes retrouvés dans toute l'Europe, preuve que «la mosaïque des différentes communautés (*inscription du panneau de l'exposition*) qui les fabriquaient avaient des



traits culturels communs». Parmi les autres bijoux, on a admiré le grand torque de Snettisham (Norfolk), une broche «dragonnesque» de provenance incertaine (75-175) et celle bien connue de Hubterston (650-750), d'énormes brassards de bronze pesant plus d'un

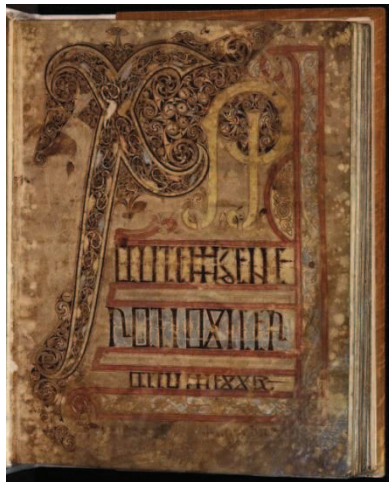


kilo, des épées (Lisnacrogher 300-200 av. J.-C.), des pièces de monnaies du Berkshire et des objets de la vie quotidienne : rasoirs, miroirs...



Parmi les beaux objets toujours regardés avec plaisir et intérêt : les magnifiques vases de Basse-Yutz trouvés en Lorraine (mais devenus trésors du British Museum !), l'inévitable et très célèbre chaudron en argent de Gundestrup, découvert dans une tourbière au Danemark, les vases de Clermont-Ferrand.

A l'époque chrétienne, les monastères irlandais et écossais étaient d'importants foyers culturels et artistiques et l'influence celte est visible dans les objets religieux où l'on retrouve certains motifs géométriques comme sur la croix de procession en bronze de Tully Lough en Irlande (700-800) ; dans le pavé de grès avec une croix de Monifieth, Angus en Ecosse (800-900) ; dans les manuscrits médiévaux tel le livre des Psaumes de Lichfield (Staffordshire, 700-800).



La dernière section de l'exposition, tout en enfilade, atteste de l'influence celte sur la culture moderne de ces trois derniers siècles dans les îles britanniques : la renaissance d'un passé celtique idéalisé et romancé. Le terme «celte» est alors tiré de l'oubli pour venir qualifier les langues utilisées en Écosse, en Irlande, au Pays de Galles, dans les Cornouailles, en Bretagne et sur l'île de Man. «L'utilisation du mot est devenue politique», souligne Rosie Weetch. «C'est un mot chargé de sens aujourd'hui aussi aux États-Unis car il permet aux gens de se caractériser, de se connecter à une histoire plus profonde et de se démarquer des autres groupes d'immigration», ajoute-t-elle.

Ainsi les tableaux «ossianiques» (Nicolas Abildgaard «Ossian chantant le chant du cygne - 1780-1782), côtoyaient des cartes de tarot *celtique* du XIX^e siècle, des cartes de mangas japonais, une bande dessinée de Marvel avec, sur la couverture, Cuchulain, le guerrier celte par excellence, des vases, de la vaisselle. Il y avait aussi des maillots de l'équipe de basket-ball des Celtics de Boston et de l'équipe de football écossaise Celtic (Glasgow), des photos et vidéos de la parade de la Saint-Patrick à New York...



«Nous voulions terminer sur cette idée de ce que signifie maintenant le terme ‘celtique’ -déclarait le Dr Julia Farley à la BBC- et montrer que ce qui a commencé comme une histoire locale est désormais une histoire mondiale»

La visite de cette exposition nous a laissé une impression mitigée-Nous y avons vu bien sûr de beaux objets qui se retrouvent dans toutes les expositions consacrées aux Celtes, les objets découverts sur les îles britanniques nous ont beaucoup intéressés parce qu’ils sont-peu connus et peu montrés. Mais comme c’était une exposition destinée au grand public, il fallait exposer beaucoup de choses d’où la présence à côté d’objets authentiques, de nombreux moulages, des galvanoplasties et des copies de casques, de statues... La dernière grande partie, typiquement britannique, est assez surprenante et amusante.

Jaroslava Josypyszyn



Broche, Rogart (Highland 700-800)

PROGRAMME ITALIE DU NORD
BERGAME, LAC D'ISEO, VAL CAMONICA, BRESCIA, PAVIE,
MILAN



Jour 1 - mardi 26 avril - Bergame

Arrivée des participants et installation à l'hôtel. Dîner.

Jour 2 – mercredi 27 avril - Bergame et Trescore Balneario

Après le petit déjeuner, visite de la ville haute. Autour de la Piazza Vecchia, qui est le centre historique de la ville, on verra le Palazzo della Ragione (construit au XII^e s.), le plus ancien palais communal d'Italie ; à côté, le Palazzo del Podesta (XIV^e s.) ; un escalier couvert qui donne accès au beffroi (XII^e s.) avec sa grande cloche appelée "Campanone" ; le nouveau Palais (aujourd'hui le siège de la Bibliothèque publique). Passant sous les arcades du palais della Ragione on pénètre sur la Piazza de Duomo, cœur de la ville romaine puis médiévale. Là se trouvent la



la cathédrale Saint-Alexandre (patron de la ville), la Basilique Santa Maria Maggiore qui remonte à l'époque romane (XII^e siècle), le baptistère, charmant édifice octogonal de Giovanni da Campione (XIV^e s.), la célèbre Cappella Colleoni, somptueusement décorée de sculptures en méplat, de fresques de Tiepolo, qui est considérée comme un véritable joyau de la Renaissance Lombarde...

Déjeuner libre

L'après-midi, visite, à 15 km de Bergame, de Trescore Balneario. Cette station thermale était déjà connue à l'époque romaine. La Grand-Place est dominée par l'imposante Torre Suardi (XIII^e s.). Mais Trescore est surtout connue pour ses fresques de Lorenzo Lotto dans la chapelle Suardi.

Nous poursuivrons notre visite vers le lac Iseo en passant par le petit lac d'Endine, véritable petite oasis connue pour sa faune et sa flore

Installation et dîner à l'hôtel au bord du lac d'Iseo

Jour 3 – jeudi 28 avril – Val Camonica

Après le petit déjeuner, départ pour le site du parc national des incisions rupestres de Naquane.

Le Val Camonica, en Lombardie, s'étend sur environ 90 Km à travers les Alpes orientales. La vallée doit son nom aux *Camuni*, qui -selon les sources latines- habitaient la région à l'Âge du Fer (I^{er} millénaire av. J.-C.). Toutefois, les quelque 250000 incisions rupestres, qui font de la vallée une des plus grandes collections mondiales de pétroglyphes, ont été réalisées tout au long des siècles qui séparent la période Mésolithique (VIII^e-VI^e millénaire av. J.-C.) des époques romaine et médiévale.



Le Val Camonica est classé au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1979.

Déjeuner libre

Après-midi visite de la ville romaine de Civitas Camunorum avec son Théâtre et son Amphithéâtre, son Musée archéologique et le sanctuaire de Minerve

A Esine, nous visiterons l'église Santa Maria Assunta, fondée vers 1480. Véritable joyau artistique surnommé la «petite chapelle Sixtine»,



l'église a une nef unique, avec un plafond à caissons et un porche soutenu par deux colonnes de Pierre Simona. A l'intérieur, les murs sont recouverts de magnifiques fresques de Giovanni Pietro da Cemmo (1491-1493) précurseur avec son école, des nouvelles règles artistiques de la Renaissance. Le mur derrière l'autel est dédié à la Crucifixion; la Nativité et l'Adoration des Mages sont représentés sur le côté droit, l'Assomption de Marie sur la gauche.



Deux thèmes sont également illustrés : l'histoire du salut et la dévotion populaire

Retour à l'hôtel et dîner

Jour 4 – vendredi 29 avril - Brescia

Après le petit déjeuner, départ pour Brescia.

Visite du centre historique : d'abord la Place du Forum avec les vestiges du Temple du Capitole, le théâtre, qui est le plus important d'Italie du nord, et la basilique datant de l'empereur Vespasien. Le complexe a été ajouté en 2011 sur la liste des sites du patrimoine mondial de l'Unesco.

La visite se poursuivra par la visite du Duomo Vecchio (La Rotonda), du Duomo Nuovo (la cathédrale) où on verra des panneaux recto-verso d'un orgue réalisés par le Romanino entre



1539 et 1540 : *La naissance de Marie, La Visitation, Le Mariage de la Vierge*

La Piazza della Loggia est l'ensemble architectural le plus homogène de la ville et un splendide exemple de place de style Renaissance. Le bâtiment principal est la *Loggia*, aujourd'hui l'Hôtel de ville, commencé en 1492 sous la direction de Filippino de Grassi. Afin de protéger des incendies fréquents les boutiques en bois situées à gauche de la place, un mur a été construit, au cours du XIV^e s., avec des pierres prélevées sur les monuments romains.

Déjeuner libre

L'après-midi, visite du complexe de *Santa Giulia-San Salvatore* et de la zone archéologique qui l'entoure. Le site a été inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco en 2011.

Le monastère de San Salvatore, appelé plus tard monastère de Santa Giulia (915) fut fondé sur l'ordre du roi lombard Didier et de sa femme Ansa en 753 dans un espace particulièrement riche du point de vue archéologique (des restes de *domus* romaines ont été découverts sous la basilique de S. Salvatore et dans les jardins de S. Giulia). Les nombreux agrandissements et remaniements qui se sont succédé au cours des siècles ont donné naissance à un ensemble articulé autour de trois cloîtres, semblables à celui que nous pouvons admirer aujourd'hui.



En fin d'après-midi départ pour la Franciacorta

Dégustation et dîner dans une cave

L'étymologie du mot *Franciacorta* viendrait de *Francae Curtes*, nom donné à l'époque féodale aux communautés de moines bénédictins français venues s'installer dans la région pour y cultiver la vigne. Comme ces communautés étaient exemptées des taxes princières en échange de leurs bons et loyaux services, *Francae Curtes* signifierait donc franc de taxes.

Mais il y a une autre explication qui aurait une origine plus ancienne, il s'agirait en fait d'une traduction de *Petite France*, nom donné à la région au IX^e siècle par Charlemagne, alors qu'il y était cantonné avec ses troupes.

La zone du Franciacorta occupe 1143 hectares pour une production moyenne annuelle d'environ 8 millions de bouteilles. Le Franciacorta provient d'un assemblage de plusieurs vins. Exclusivement effervescent, il est obtenu par la méthode traditionnelle Champenoise et reste 18 mois en cave avant la prise de mousse et la commercialisation.

Retour et nuit à l'hôtel



Jour 5 – samedi 30 avril – Pavie

Après le petit déjeuner, départ pour Pavie

A 8 km au nord de la ville, la **Chartreuse de Pavie** était un monastère de moines-ermite chartreux. Fondé en 1396 par Jean-Galéas Visconti, c'est le plus important monument gothique tardif d'Italie. La façade de cette chartreuse de conception sobre et élégante, est littéralement recouverte de sculptures, exécutées par les frères Mantagazza et par Amadeo : une véritable splendeur ! À l'intérieur, outre le tombeau du fondateur, on peut voir les oeuvres du Bergognone, le grand cloître plein de charme et le triptyque réalisé en dents d'hippopotame et en ivoire par Baldassare degli Embriachi.



Déjeuner libre et dans l'après-midi départ pour Milan
Installation à l'hôtel, temps libre et le dîner

Jour 6 – dimanche 1^{er} mai - Milan

Après le petit déjeuner visite des principaux monuments de la ville :
Le Duomo, la cathédrale de Milan est une des plus grandes cathédrales du monde. A proximité, sur la Piazza Duomo, se trouve la Galerie Vittorio Emanuele II qui abrite de prestigieuses boutiques de haute couture. De l'autre côté de la galerie, se trouve le très célèbre théâtre-opéra de la Scala de Milan. Il y a aussi le Château Sforzesco, un château médiéval en plein centre-ville, l'église Santa Maria qui renferme un chef-d'œuvre inestimable : La Cène, de Léonard de Vinci...
Dîner et nuit à l'Hôtel

Jour 7 – lundi 2 mai – Départ après le petit déjeuner



Le voyage, organisé avec l'agence locale Iseoholidays, se déroulera du mardi 26 avril au lundi 2 mai 2016, soit sur 7 jours. Le programme est centré sur la visite du site rupestre du Val Camonica.
Le prix du séjour est de 900 € en demi-pension



Livres

Philippe Jouët, *Dictionnaire de la mythologie et de la religion celtiques*

Editeur : Yoran Embanner 29170 Fouesnant, 1040 pages

Actes de la Journée d'études des Amis des Etudes Celtiques de 2009
Dieux mythes et Univers des Celtes, 106 pages, 15 € frais de port inclus
(pour la France) chèque à l'ordre de Jaroslava Josypyszyn, à
commander à Jaroslava Josypyszyn, 179, rue de Tolbiac 75013 Paris,



Le monde des anciens Celtes

Venceslas Kruta

Le monde des anciens Celtes, le dernier ouvrage du professeur Venceslas Kruta, sorti à l'automne 2015, aux éditions Yorán, nous propose un regard sur les Celtes de la protohistoire.

Avec près de 400 pages, le livre contribue à dresser une mosaïque du monde des «Celtes anciens» à partir de 25 thèmes différents et de



plus de 140 planches de «matériaux et documents». Celles-ci nous font accéder aux détails d'objets réalisés par des artisans celtes de la protohistoire et dont la plupart ont une taille de 5 à 10 centimètres. Ce choix permet à chaque lecteur de découvrir comme avec un zoom ces minuscules objets qui suggèrent dès cette époque l'existence d'une communauté dépassant les frontières de la Gaule, et aussi d'apprécier le talent créatif de ces populations dont l'existence à deux millénaires de distance, comme le

souligne l'exposition *Celts art and identity* du British Museum, fait l'objet de débats. Car le «Celte» est dans le domaine anglophone un élément clé de l'identité d'une fraction importante de la population alors que dans l'espace francophone il est le candidat idéal à la qualification de «bon sauvage» promis à l'œuvre civilisatrice des Méditerranéens. Ces fiches par-delà les rares textes écrits des auteurs anciens, faciliteront pour chacun la construction d'une opinion et apporteront un éclairage sur la nature des connexions entre ces objets et les populations qui les

ont utilisés.

La structure du livre emprunte beaucoup à l'ouvrage épuisé de l'auteur, *Aux racines de l'Europe le monde des Celtes*, sorti fin 2001. En effet, l'analyse des Celtes dans cette période de la protohistoire n'a pas depuis été bouleversée par des découvertes archéologiques surprenantes. Cependant, les divers travaux des archéologues et des protohistoriens depuis 13 années génèrent des ajouts et des éclaircissements nombreux comme des identifications par rapport aux sources littéraires, des précisions géographiques ou temporelles, des références à des sites de découvertes nouvelles ou des élucidations d'ethnonymes.

Ainsi au cours des 7 chapitres, l'auteur aborde la redécouverte du passé celtique. Il éclaire les grands moments de ce passé, consacrant un chapitre aux Celtes des îles Britanniques, accordant une attention particulière aux deux derniers siècles avant notre ère avant de conclure sur l'apport du regard celtique dans la civilisation européenne. Soulignons en outre, l'addition de nouveaux chapitres, l'un sur la résidence aristocratique de Paule chez les Osismes d'Armorique, comme un écho du substrat celtophone du bronze atlantique et deux chapitres sur des axes de recherche de l'auteur : l'un sur la cruche de Brno qui a fait l'objet d'un magnifique ouvrage en 2007 et l'autre sur «l'arbre cosmique» chez les «Celtes anciens».

Soulignons que la présentation des fiches «matériaux et



Détails de l'attache figurée de la cruche cérémonielle en bronze de Reinheim, ainsi que de l'ornement gravé avec l'aide du compas sur le couvercle et le corps du récipient. En haut, une tête d'homme barbu coiffé d'une palmette au-dessus d'une tête de bélier avec une palmette trilobée qui pend de sa gueule. En bas, la tête barbe coiffée d'une palmette est placée entre des enchaînements de feuilles et d'esses aboutissant à une palmette. Les motifs gravés interprètent une frise de fleurs de lotus et de palmettes de sorte à multiplier les possibilités d'y reconnaître des feuilles de gui...

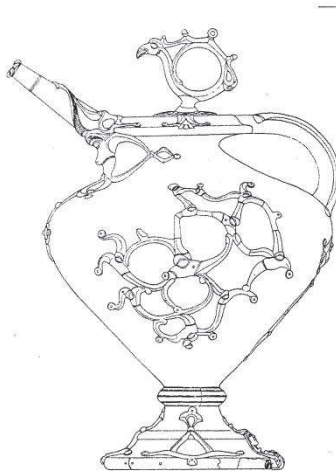
documents» insérées de manière à rendre la lecture fluide pour un large public, tout en gardant l'exigence scientifique, fait de l'ouvrage un seuil ouvrant sur le monde des «anciens Celtes» accessible à tous.

Le lecteur y découvrira le sérieux, l'enthousiasme et la passion que met Venceslas Kruta à transmettre l'admiration et l'étonnement face à ce monde fascinant que connaissent tous les auditeurs des amis des Études Celtiques.

Jean Marc Cornu

Venceslas Kruta

Le monde des anciens Celtes, Fouesnant (29170) Editions Yoran
ouvrage broché, 400 pages, plus de 150 cartes et illustrations en noir et blanc. En vente en librairies. Prix 19 €
ISBN 978-2-36474-012-2

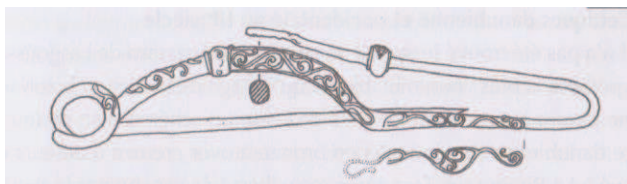


Reconstitution de la cruche cérémonielle en bois avec garnitures en bronze de Brno, datable vers 285-280 a. C., publiée en 1992 par Meduna et Peškář. Musée Morave de Brno. Haut. 48cm.



Venceslas Kruta, *L'art des Celtes*

Editions Phaidon Ouvrage relié, 240 pages, 250 illustrations couleur,
ISBN 978-0-7148-6951-3



fibule en fer, Conflans s/Seine (Marne)



Ce pilier en pierre de section quadrangulaire, découvert très anciennement à Pfalzfeld, en Rhénanie, est probablement l'omphalos le plus ancien connu actuellement chez les Celtes. Il s'agit d'un monument symbolique indiquant le point où la communauté situait l'axe vertical reliant les mondes souterrain et céleste à celui des vivants, l'emplacement présumé de l'Arbre cosmique. Les quatre faces sculptées en relief présentent, au-dessus de la base circulaire au profil torique et d'une chaîne d'esses, des panneaux encadrés d'une torsade qui portent le même sujet : une face piriforme, coiffée d'une palmette et couronnée d'une grande double feuille de gui. Sous le menton, on peut voir une palmette trilobée ; il s'agit d'une disposition attestée fréquemment dans l'iconographie celtique. Cette palmette est flanquée de paires d'esses enchaînées. Au-dessus de la tête, une paire d'esses disposées en lyre se prolonge vers le bas par un motif triangulaire, issu de la

palmette, avec, sur les côtés, des esses suivies d'un zigzag de feuilles au compas. La divinité, identifiée à l'axe cosmique, accorde ainsi sa protection aux quatre parties du territoire. Hauteur 148cm ; Bonn, Rheinisches Landesmuseum ; seconde moitié du V^e siècle avant J.-C.

in *le Monde des anciens Celtes* de V. Kruta (p.368)

Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorborme, École pratique des Hautes Études

IV^e Section - Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn

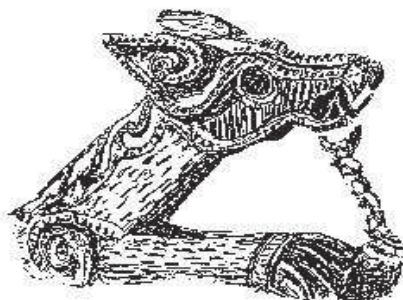
tél/fax 01 45 65 08 05 - mob. 06 37 78 29 47

e-mail : slava.josy@orange.fr

<http://sites.google.com/a/etudesceltiques.com/aec/>

I.S.S.N. 1270 - 8291

Rédacteur en chef : Jaroslava Josypyszyn



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)

British Museum, Londres.

Dessin : Jean Pieuchot